

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXV

Québec, 15 février 1913

No 28

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 433. — Les Quarante-Heures de la semaine, 433. — Le Pape Pie X, 431. — L'Écriture nection administrée aux enfants, 435. — L'amour et l'esprit d'apostolat (A. Camiran l. ptre), 433. — Le premier évêque catholique du rite paléoslave pour le Canada, 439. — Bibliographie, 445.

Calendrier

16 DIM.	vi	II du Carême. <i>Kyr.</i> des dim. du Car. Vêp. de ce dim. Suffr.
17 Lundi	†vi	De la férie.
18 Mardi	r	S. Siméon, évêque et martyr.
19 Merer.	vi	De la férie.
20 Jeudi	vi	De la férie.
21 Vend.	r	S. Snaire de N.-S. J.-C. <i>dbl. maj.</i>
22 Sam.	b	(Vigile de S. Mathias.) Chaire de S. Pierre, à Antioche, <i>dbl. maj.</i>

Les Quarante-Heures de la semaine

16 février, Couvent de Bellevue. — 17, Couvent de Saint-Georges. — 18, Séminaire de Québec. — 20, Saint-Augustin. — 21, Sainte-Anne-de-La-Pocatière. — 22, Couvent de Saint-Sylvestre.

Le Pape Pie X

— o —

(Extrait d'une récente communication de S. G. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, aux prêtres et aux fidèles de son diocèse.)

J'aurais sans doute tort de ne point vous dire un mot de mon dernier voyage à Rome.

J'y ai trouvé le Souverain Pontife en santé excellente, portant avec une énergie souveraine le fardeau de ses soixante-dix-huit années et celui plus lourd encore, je pense, de sa redoutable charge. Il est toujours celui que j'osais décrire il y a dix ans, comme il suit :

« L'âme de Pie X est toute d'amour, de paix, d'onction. Sa parole est d'une douceur pénétrante, son geste d'une accueil-lance qui captive et retient. Mais sous le cristal de ces appa-rences, il y a une force énorme, susceptible de se transformer en cet esprit de sacrifice et d'optimisme qui, seul, risque les corps à corps sublimes avec les intérêts et les abus appuyés sur quelque passé que ce soit. Ceux qui ont approché Pie X une fois en passant, à plus forte raison ceux qui vivent dans son voisinage, en ont tous l'impression. Qu'on se rappelle la fameuse et énigmatique inscription gravée sur le livre que tient le Lion de Venise — cette Venise d'où nous vient le Pape — au-dessus de la Porte du Palais des Doges : *Pax tibi, Marce, evangelista meus !* Paix à toi, Marc, mon évangéliste ! Cela, tenu par un lion, signifie sans doute, en son dernier fond, que les doux sont forts et que les forts sont doux. Appliquez dans toute sa teneur à Pie X. »

Depuis que nous prononçons ces paroles, que d'événements. Que de luttes Pie X a soutenues ! Avec quelle vigueur il a défendu la vérité catholique ! Ne craignons pas de l'écrire : Avec quelle vigueur il a défendu la raison, le bon sens, dissipés, perdus dans d'incompréhensibles et fous rêves décorés du nom de philosophies nouvelles ou de nouvelles théologies ! Par quelles angoisses il a passé, ce vieillard auguste, quand il a dû, par exemple, prendre les décisions qui ont fixé chez nous le sort de l'Eglise, séparée, par un coup de violence, de l'Etat.

« Les inquiétudes de toutes sortes ne nous laissent pas un sommeil bien long ni bien tranquille », daignait-il me dire à

moi-même lors de ma récente visite. Il n'est point étonnant donc que quelque voile de mélancolie enveloppe sa personne sacrée. C'est la mélancolie qu'impriment sur le visage l'habitude des austères pensées, l'acceptation des rudes et incessants devoirs, la soumission enfin aux traverses, aux fatigues, aux dénis de justice, imposés par le Christ à son Vicaire pour le bien de leur commun troupeau.

Mais nul découragement, nul abattement sous le faix ; une vaillance, un ressort extraordinaire, qui se décèlent dans la fermeté du regard, de la parole, du conseil. Partout Pie X apparaît le Pape : consolant en Pape, dirigeant en Pape, enseignant en Pape, ordonnant, défendant en Pape ; sans hésitation, sans trouble, sans précipitation, sans préoccupation d'ordre humain. Il est et se sent responsable, lui, lui seul, de l'Eglise universelle, devant le temps présent, devant l'histoire, devant Dieu ; et visiblement, il ne perd jamais du regard de son âme cette très écrasante et, par une contradiction cependant explicable, cette très fortifiante réalité.

L'Extrême-Onction administrée aux enfants

Les Em. cardinaux de la Sacrée Congrégation des Sacrements, rédacteurs du décret *Quam singulari Christus amore*, condamnent, à l'article de leur règlement pratique, « l'abus » qui consiste à ne pas donner l'Extrême-Onction aux enfants malades aussitôt qu'ils sont parvenus à l'âge de raison.

Il y a là un rappel à l'antique pratique de l'Eglise. En 1806, Mgr de la Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, la rappela en ces termes dans ses *Ordonnances et Statuts du diocèse d'Arras* : « Quand les enfants ont atteint l'âge de la raison, qu'on peut fixer à sept ans, et qu'ils ont assez de discernement pour pouvoir pécher, nous ordonnons de leur administrer l'Extrême-Onction, quoiqu'ils n'aient pas encore fait leur première communion ; et même, dans le doute s'ils ont assez de raison, il faut le leur administrer pour ne pas hasarder le salut d'une âme, qui peut-être, sans ce remède, périrait éternellement. »

L'amour et l'esprit d'apostolat

(Suite.)

— o —

Dans une paroisse nouvelle, composée de 90 familles, toutes occupées à cultiver ou à défricher les terres, le curé a prié pour obtenir des vocations; il a cherché à en découvrir et n'a pas craint de proposer la voie des conseils à plusieurs. Aujourd'hui, ce curé, d'un zèle vraiment admirable, a le bonheur de compter 4 filles missionnaires en Chine, 2 autres chez les Sœurs de la Charité, 4 petits garçons dans un juniorat, 3 élèves dans le séminaire diocésain, et 9 filles dans les couvents y faisant leurs études. N'est-ce pas là un exemple de ce que peuvent le travail et la prière ?

Nous est-il permis d'ajouter ceci ? Pourquoi ne trouverions-nous pas aussi, dans nos paroisses, de pieux laïques qui comprendront cet amour excessif du Cœur de Jésus et voudront faire quelque chose pour le satisfaire, en unissant leurs efforts à ceux du prêtre. Sans doute, ils pourraient donner des prières pour cette cause si belle de rendre à Jésus ce qu'il demande, mais cela n'est pas suffisant.

G. Goyan, dans un article sur le *Devoir actuel des laïques pour le recrutement du clergé*, évoque le souvenir d'une dame, plus tard religieuse, « mais qui, au temps où elle vivait dans le monde, avait un jour, dans une simple conversation de salon, orienté vers le sacerdoce un jeune prince romain, destiné à mourir cardinal ». Qui pourrait mesurer l'influence de femmes profondément chrétiennes, surtout de mères de familles véritablement pieuses, se faisant apôtres dans le sens indiqué ? (1)

(1) « O pieuses mères, ... y songez-vous ? Ces petites mains qui enlacent les vôtres ou se suspendent à votre cou, un jour elles tiendront, en tremblant, le corps de votre Sauveur. Ces lèvres qui ont bu votre lait, un jour, elles boiront son sang.

« Ce cœur d'enfant, où votre nom repose déjà dans la tendresse, un jour, il sera le foyer, pur, ardent, immense, d'où jailliront de toutes parts, comme d'une fournaise, les flammes vives de l'amour de Dieu, de l'amour de l'Eglise et de l'amour des âmes.

gr
Et
de
ils
en
ân
qu'
da
gu
à v
a n
qu'
mê
int
sen
des
niai
(Cu
O
L'on
du
choi

« Mais pour un laïque, il y a plus que la prière et le conseil. « Du fond de leur château, qui domine la station thermale de Bagnoles, dit encore G. Goyau, M. et Mme Goupil se montraient si assidument attentifs à la vie diocésaine, que l'Église dut à leur initiative des centaines de prêtres, et que, dans la seule année de sa mort, en 1888, Mme Goupil assistait de ses deniers 240 candidats au sacerdoce. »

Nous savons que dans nos paroisses, malgré le peu de ressources dont disposent ordinairement les familles, il se fait néanmoins nombre de bonnes œuvres. Je connais un bel exemple de générosité et d'apostolat, donné par un brave laïque d'une de nos paroisses. Cet homme préfère dépenser en bonnes œuvres, de son vivant, la petite somme d'argent qu'il a gagnée à la sueur de son front; tout en cachant son nom, il entretient de ses deniers, dans le séminaire diocésain, quatre enfants de sa paroisse, au choix du curé. Ceci est un fait qui pourrait peut-être devenir plus fréquent. (1)

Et s'il n'est pas possible de payer un cours complet, que

« Ce petit enfant, il sera prêtre, apôtre, missionnaire peut-être. Ce corps qui grandit, nourri de votre substance, il portera Dieu aux extrémités du monde. Et qui sait ? Ce sang de vos veines, il le versera peut-être pour l'amour du Dieu de sa mère. Vous souriez à son berceau, et les anges s'inclinent avec respect : déjà ils saluent la tombe et les palmes d'un martyr. Et au ciel, quelle gloire pour vos enfants... de leurs lèvres à vos cœurs, quel éternel merci. De vos lèvres à leurs âmes, quel doux alleluia, quel enivrant *Te Deum*. » (L'enfant, *Culte eucharistique*.)

(1) La culture des vocations est une œuvre d'une si haute portée sociale, qu'elle s'impose à tous les chrétiens sans exception. Nous sommes : tous solidaires dans la conservation, dans le développement des œuvres de l'Église. Ne craignons pas de le dire souvent aux fidèles eux-mêmes. Peut-être sont-ils exposés à voir deux parts dans la société chrétienne : la portion cléricale et religieuse qui a mission de travailler à la diffusion de l'Évangile, l'assemblée des fidèles qui n'a qu'à jouir des bienfaits de la foi. Prêtres, religieux et fidèles, nous faisons une même armée : les uns sont les chefs, les autres sont les soldats ; tous ont un égal intérêt au progrès de l'action catholique, les obligations sont les mêmes, la façon seule de les remplir diffère. Il faut donc intéresser les fidèles à l'œuvre capitale des vocations : qu'ils donnent des pères, qu'ils augmentent les ressources pécuniaires, qu'ils cèdent de bon cœur les enfants que la Providence leur demande. (Guibert, cité par Goyau.)

On a pu lire, dans le *Devoir* du 5 octobre dernier, un article signé Pierre Longval, et intitulé : *Qui nous donnera des prêtres ?* L'auteur touchait ce point du concours des laïques dans la culture des vocations ; il a dit, sur ce sujet, des choses très opportunes.

ceux qui peuvent disposer de quelque argent, la somme fût-elle minime, l'offrent, comme contribution pour fonder une bourse, au séminaire du diocèse, en faveur des enfants qui inspirent des espérances pour le sacerdoce. On est toujours étonné du résultat, quand il y a le nombre pour travailler au succès d'une cause. Des sommes considérables sont enlevées aux gens des campagnes, au moyen de parts que l'on vend en vue d'une exploitation minière ou autre; quelque chose de semblable pourrait peut-être exister en vue de la fondation de bourses pour l'œuvre des vocations.

Je puis me faire illusion, mais il me semble que notre Province devrait déverser en dehors de son territoire un plus grand nombre de prêtres et de missionnaires. Un supérieur de communauté aurait besoin de 300 religieux, disait-on dernièrement devant moi. Des cris de détresse ne se font-ils pas entendre de l'Ouest canadien, des centres des Etats-Unis; et, pour ne pas parler des missions lointaines, combien de fois nos communautés enseignantes sont-elles obligées, faute de sujets, de refuser la fondation de maisons dans des endroits où le besoin est pressant?

Je n'insiste pas davantage. Cette question de la culture des vocations a déjà reçu, ici-même, d'autres développements. J'ai voulu rappeler le motif d'amour (1) parce qu'il me semble fon-

(1) Mais ce motif d'amour, qui est le dernier mot de la sagesse, devrait plus universellement guider les chrétiens. Notre-Seigneur les y convie de la même voix dont il les appelle à se grouper autour de son Cœur. Il prétend ruiner l'empire de Satan, « pour nous mettre dans la douce liberté de son amour. » Et combien à propos! Les temps étaient proches où le bras séculier cesserait de protéger l'Eglise: aucune contrainte extérieure ne retiendrait plus ni le prêtre dans les obligations sacrées de son ministère, ni le religieux dans la tâche ardue de son perfectionnement spirituel, ni le simple chrétien dans la soumission aux lois de Dieu et de l'Eglise. Du dehors viendraient même plutôt de multiples sollicitations à foire. L'indécision des esprits, l'éneuvement des caractères, la confusion amenée par d'incessantes controverses, et même peut-être l'adoucissement des mœurs, allaient diminuer l'horreur du péché et affaiblir l'impression des menaces futures, pourtant si justement redoutables. Quel danger, si l'on n'aime! *Le motif de l'amour n'est donc pas seulement le plus parfait, il est encore le plus approprié à la nécessité du temps présent.* Or, certes, toute assurance du salut, toute sécurité morale, est bien propre à développer l'esprit d'amour dans les âmes de bonne volonté. En éloignant de leur vue ses armées vengeresses, ne leur fait-il pas goûter davantage la douce liberté des enfants d'adoption, la suavité de son empire paternel? (Vermeersch.)

damental dans cette œuvre d'apostolat, et, si le dernier moyen indiqué peut être mis en pratique, il s'ajoutera aux autres qui sont connus de tous ceux qui aiment Jésus, et qui dans leur amour n'oublient pas les âmes.

L'Apôtre saint Paul di-ait à ses chers Corinthiens (II Cor., V, 14, 15): « Parce que l'amour de Jésus-Christ nous presse, considérant que si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts. Or Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. » Se rappelant ces paroles, les plaintes et les souffrances de Jésus, les efforts de Pie X pour restaurer le monde par la pratique de la communion fréquente et quotidienne, et les besoins de vocations pour faire connaître l'amour qui n'est pas aimé, le prêtre qui descend de l'autel du sacrifice, pourrait-il faire, au cours de son action de grâces, une prière plus agréable à Jésus que celle-ci: *Sacré-Cœur eucharistique de Jésus, je vous offre, par le Cœur Immaculé de Marie, le sacrifice de ma vie pour le triomphe de votre amour, pour la diffusion de la communion fréquente et quotidienne, et pour la multiplication des vocations?* Ce serait là l'intelligence pratique de cette parole déjà citée: *Et nos debemus pro fratribus animam ponere.*

A. CAMIRAND, ptre.

Le premier évêque catholique du rite paléoslave pour le Canada

Le 13 octobre dernier, à Lemberg (Léopol ou Lwow), avait lieu la consécration du premier évêque catholique de rite paléoslave pour les émigrés ruthènes du Canada. Sa mission sera difficile, et pourtant l'urgence en est manifeste.

Dans la seule province du Manitoba, quatre districts, d'un diamètre moyen de 60 milles chacun, sont peuplés presque uniquement par des Ruthènes: Stuartburn, encadré par quatre ou cinq paroisses françaises, compte deux centres allemands, un centre anglais; tout le reste est ruthène. La proportion est plus forte encore dans les districts de Sifton, Gimli et Shaol Lake.

Or, ces pauvres gens, partis de Galicie, arrivaient au Canada sans savoir d'autre langue que le ruthène. Les agences d'émigration les dirigeaient vers des terres neuves que ces vaillants cultivateurs feraient valoir. Mais là, pas de secours religieux. Parfois, à quelques milles de distance, il y avait bien une paroisse française. Mais comment le clergé pouvait-il entrer en relation avec ces nouveaux paroissiens? Aucune communauté de langue, et pas même la communauté des cérémonies extérieures. Car les Ruthènes appartiennent tous au rite oriental; les diocèses catholiques où ils sont nés suivent la liturgie paléoslave, la même qui est célébrée en Russie par les « orthodoxes » de l'Eglise officielle.

Voilà donc les nouveaux venus dans la plus pitoyable pénurie religieuse! Plus de confessions, plus de prédications, plus aucun contact avec le clergé catholique. La bonne volonté réciproque n'y pouvait rien. La situation était donc grave même pour les adultes. Plus grave encore pour les enfants privés de toute instruction religieuse.

A tous ces périls, d'autres s'ajoutaient encore. D'une part, les protestants, surtout les presbytériens, gagnaient à grands frais quelques jeunes hommes plus ambitieux, ils leur enseignaient l'anglais, puis ils les envoyaient prêcher « le pur Evangile » à leurs frères slaves. Cette propagande-là n'a guère obtenu de succès: les Ruthènes, très attachés à leur nationalité et à leurs traductions liturgiques, se sont généralement détournés des « apostats ».

Plus dangereuse était l'influence schismatique de la « mission russe ». La grande proximité des langues, l'identité des rites, l'abondance des subsides qui s'offraient à créer partout église, école et presbytère, tout cela devait être bien séduisant pour ces pauvres populations agricoles; en fait, il y a quelques exemples, rares mais trop nombreux toujours, de communautés ruthènes où les éléments russes, lentement infiltrés, ont provoqué des agitations schismatiques.

Depuis longtemps les évêques catholiques du Canada et leurs frères ruthènes de Galicie s'étaient émus de cette situation. L'archevêque ruthène de Lemberg, S. Exc. Mgr le comte André Szepticki, métropolitaine des uniates paléoslaves, les évêques ruthènes de Galicie, Mgr Constantin Czechowicz à Przé-

mysl, et surtout Mgr Grégoire Chomyzyn à Stanislawow, avaient délégué quelques-uns de leurs prêtres. Mais quelle difficulté pour multiplier ces envois ! Les diocèses unis de Galicie sont très peuplés, et ils manquent eux-mêmes de prêtres.

Dans le diocèse de Lemberg (ou Lwow), on ne compte guère qu'un millier de prêtres de rite paléoslave pour 1 300 églises et 1 400 000 Ruthènes unis ; à Przemyśl, 800 prêtres pour 1 400 églises ou chapelles et 1 200 000 uniates ; enfin, le diocèse de Stanislawow, créé en 1885, atteint déjà un million de fidèles, mais il n'a pas 600 prêtres pour desservir les 800 églises ou chapelles de son territoire immense. Les deux diocèses ruthènes de Hongrie et celui de Krizevac (Kreutz) pour les uniates de Croatie, de Bosnie et d'Herzégovine, sont dans une situation bien plus précaire encore.

Comment ces diocèses pourraient-ils donc se priver de leurs prêtres pour secourir leurs enfants émigrés ? Avec une admirable générosité, ils ont cependant prélevé de leur pauvreté de petits contingents apostoliques qu'ils ont répartis entre les différents centres d'émigration : le Brésil en réclamait quelques-uns pour ses 40 ou 50 000 Ruthènes, et les États-Unis pour ses 400 000.

Dans ces conditions, la part du Canada devait être bien petite. Et cela d'autant plus que le ministère auprès des émigrés est extrêmement pénible. Je me souviens avec émotion des larmes que versait le jeune et pieux évêque de Stanislawow en me racontant les travaux et les épreuves de ses « missionnaires » et en me commentant leurs lettres. De pareilles expéditions demandent des prêtres jeunes, vigoureux, vraiment zélés. On ne peut les confier aux membres du clergé régulier, trop peu nombreux : une soixantaine de prêtres dans l'Ordre unique des Basiliens réformés, très fervents mais déjà surchargés de travail. Impossible aussi de songer à ceux des prêtres séculiers qui, suivant la discipline régulière de l'Orient, ont contracté mariage avant leur ordination : on ne peut imposer ni même proposer l'émigration à toute une famille, surtout on ne peut demander à son chef de pratiquer lui-même et d'exiger des siens l'abnégation constante d'une vie perpétuellement errante ; pour ces raisons et pour d'autres très sages,

Rome a voulu que les portes du Canada s'ouvrirent uniquement aux prêtres célibataires. Mais ils sont en Galicie même une minorité qui, tout en grandissant, reste encore bien petite; et, là aussi, certains postes ne peuvent être confiés qu'à eux: le ministère épiscopal d'abord, mais aussi bon nombre de fonctions importantes et délicates, comme la direction dans les séminaires.

Voilà donc quelques-unes des difficultés qui ont entravé la formation et le recrutement des prêtres pour les Ruthènes du Canada. En face d'elles, la bénignité maternelle de l'Eglise a été admirable. De Galicie, les évêques ruthènes envoyaient leurs auxiliaires les plus appréciés. Du Canada, les évêques répondaient à cette générosité par une autre générosité aussi délicate.

Pour sauver du schisme, de l'hérésie ou de l'irrégion les nombreuses communautés de Ruthènes catholiques que l'émigration avait placées sous leur juridiction, ils proposèrent à leurs jeunes prêtres le sacrifice du rite latin et le passage au rite paléoslave. Plusieurs acceptèrent. L'essai, commencé depuis cinq ou six ans, a donné les plus heureux résultats.

Mais quelle abnégation il exige! Après les années ordinaires d'études, après l'ordination, voici ce jeune Canadien français — c'est le cas général — qui quitte sa patrie. Il débarque en Europe, non point pour s'arrêter en France, mais pour aller au delà de l'Allemagne, à l'extrême est de l'Autriche, tout près de la frontière russe, apprendre la langue et la liturgie des populations slaves auxquelles il a résolu de dévouer sa vie. L'étude austère, durera près de deux ans; car elle doit initier à la langue moderne des Ruthènes, initier si bien que la conversation, le catéchisme, la prédication, les confessions se fassent avec la même aisance que dans la langue maternelle; elle doit surtout façonner le futur apôtre des Ruthènes à la majestueuse solennité de la liturgie paléoslave et aux particularités de ses chants sacrés; elle doit le familiariser avec cette langue morte qui lui servira désormais pour célébrer le Saint Sacrifice, pour réciter son office, pour administrer les sacrements; elle doit enfin lui former un cœur qui comprenne et qui aime les traditions catholiques de l'Orient uni, qui compatisse à ses tristesses et à ses espérances, un cœur qui soit vraiment *omnia*

omnibus, cœur de Slave pour chérir son troupeau de Slaves et gagner leur confiance et leur affection.

Le programme peut faire reculer même des vaillants. Il a séduit l'âme apostolique de plusieurs jeunes prêtres canadiens français. Le Saint-Siège a béni leur courage et concédé tous les indulgences nécessaires.

C'est ainsi que le 6-19 septembre 1911, dans un village perdu de la Galicie orientale, MM. Desmarais et Joseph Jean, nés au Canada en 1885, ordonnés prêtres dans leur patrie en 1910, après avoir achevé leur période de formation, quittaient le rite latin — celui de leur enfance, de leur première Communion et de leur première messe — et célébraient solennellement la messe en rite paléoslave. C'était dans la modeste église paroissiale de Krechow, au milieu des robustes et fiers paysans qui, par l'ensemble de leurs qualités physiques, rappellent si bien leurs ancêtres, les Cosaques de l'Ukraine. Les hommes, excellents cavaliers, toujours chaussés de grandes bottes et tout de blanc habillés, redressaient leur haute taille pour contempler avec orgueil ces Français qui devenaient Ruthènes volontairement et par amour pour les Ruthènes.

A leur peuple les pasteurs de la paroisse, les Basiliens uniates, donnaient ce jour-là une éloquente leçon de choses sur la catholicité de l'Église. Leurs novices et leurs étudiants, groupés dans le chœur, entre l'iconostase et l'autel, autour des deux célébrants canadiens français, le révérendissime higoumène qui les assistait lui-même, et surtout la présence même de ces jeunes prêtres substituant au *Gloria in excelsis* de leur rite passé le *Slava* des Ruthènes, tout cela faisait bien comprendre à la foule recueillie que l'unité dogmatique de la foi n'a rien à craindre de la diversité des rites.

Les paroissiens de Krechow sont bien favorisés par la répétition de cette leçon. C'est au noviciat uniате de leurs Pères Basiliens que viennent se former tous les futurs apôtres des émigrés canadiens. Quelques semaines avant MM. Desmarais et Jean, un Rédemptoriste belge avait conclu par une cérémonie aussi solennelle son initiation à la liturgie paléoslave. Quelques mois plus tôt, d'autres Canadiens avaient frayé la même voie et d'autres suivront.

Le 15 août 1910, Mgr Adélarde Langevin, de la Congrégation

de Marie Immaculée, archevêque de Saint-Boniface, lançait à tout le Canada cet appel émouvant : « Nous poussons un cri de détresse afin que, de chaque diocèse du pays, de chaque grand séminaire, il nous vienne au moins un prêtre de bonne volonté, déterminé à sauver de l'hérésie cruelle et sans pitié de pauvres âmes encore sincères. »

Le 28 janvier 1911, il revenait sur le même sujet, « encourageant les jeunes gens de bonne volonté à se dévouer au milieu des Ruthènes, par pur zèle pour le salut de leurs âmes. . . Quand un malheureux se noie, il faut aller à son secours. . . Sauvons nos chers Ruthènes à tout prix ». Car spécialement « la question de l'éducation des enfants me jette dans l'épouvante, surtout lorsque je pense qu'à défaut de prêtres pour faire le service religieux, ces chers enfants n'ont pas l'avantage d'assister aux offices de l'Eglise, et d'y entendre ces chants mélodieux, ces prières sublimes, composées souvent par des Pères de l'Eglise et qui sont une prédication bien éloquente pour l'esprit et le cœur, puisque c'est l'exposé de tout le dogme catholique. »

Les autres évêques canadiens, ceux surtout de la province de Québec, encouragent les mêmes dévouements. Le cardinal Gotti d'abord, le Souverain Pontife lui-même les bénissent. . .

Le nouvel évêque reçoit une mission extrêmement difficile et délicate. Il aura presque tout à créer. La collaboration affectueuse des évêques latins lui est assurée, mais parfois il se heurtera dans les débuts aux défiances de quelques émigrés, endoctrinés déjà par le schisme. Sa piété, sa douceur persévérante, sa haute culture intellectuelle l'aideront à triompher des obstacles. Car le Saint-Siège a vraiment choisi l'homme qui convenait à ce nouveau poste.

Mgr Nicéas Budka est né en 1882. Il est donc âgé de 30 ans seulement. Ordonné prêtre en 1906, le jeune docteur en théologie de l'Université d'Inn-bruck fixa vite l'attention du clairvoyant métropolitain ruthène de Lemberg. Ses études étaient à peine terminées qu'il était nommé préfet des études au grand séminaire archiépiscopal qui compte plus de 200 théologiens ruthènes. Il y fit un bien considérable, en dépit des agitations politiques de l'extérieur qui mettent souvent aux prises Polonais et Ruthènes et qui ont leurs répercussions

toutes naturelles et parfois très vives, sur des étudiants de 20 ans.

La nomination a rallié tous les suffrages. Les Ruthènes de Galicie et surtout les séminaristes pleurent son départ. Mais tous, et les Polonais eux-mêmes, reconnaissent la sagesse du choix pontifical.

M. d'HERBIGNY.

Bibliographie

— LA JOURNÉE DU JEUNE HOMME. On m'a remis, l'autre dimanche, un petit livre de poche, de 422 pages, qui s'intitule *La Journée du jeune homme*. Un jour, à Paris, j'entendais le célèbre Père Le Doré, supérieur général des Eudistes, tonner en chaire éloquentement — c'était au cours d'une retraite aux étudiants laïques de l'Institut catholique — contre ces malheureux petits livres, « qu'on a l'audace, disait-il, d'appeler des manuels de piété! » Il voulait parler de ces nombreux petits volumes, fruits de dévotions peu éclairées, qui abondent en effet et en certaines mains peuvent faire plus de mal que de bien. La pureté d'intention ne suffit pas pour tout justifier. Il faut savoir éclairer sa foi auprès de ceux qui, dans l'Eglise, ont mission de tenir haut le flambeau sacré.

L'auteur de *La Journée du jeune homme* n'a pas mis son nom sur la première feuille de son petit livre. Il ne veut pas non plus qu'on l'y mette indiscrètement. Mais il a pris soin de soumettre sa compilation de belles prières au jugement de Monseigneur, à celui de l'un des censeurs diocésains, M. le supérieur Lecoq, et le spécialiste qu'est M. l'abbé Saint-Denis en matière d'indulgences et de prières autorisées avait précédemment tout révisé. Nous sommes donc en parfaite garantie d'orthodoxie.

C'est un nouveau livre de piété, dira-t-on? A quoi bon? Il y en a tant déjà. — Quand même, celui-ci est conçu de façon si simple, par un chrétien sincère, en vue de s'aider lui-même et d'aider les autres à mieux prier! Je suis sûr qu'il fera beaucoup de bien.

Ce petit livre, qui est édité chez Beauchemin, à Montréal, a cela de particulier, et je tiens à le signaler, qu'il s'inspire de

toutes les dévotions plus spécialement en usage au Canada. Si cela pouvait se dire, sans risque aucun de confusion, je dirais : *La Journée du Jeune homme*, c'est par excellence un livre de piété canadienne. Ce n'est pas cela qui lui nuira, c'est certain ; d'autant moins qu'il porte avec lui, je l'ai noté, les meilleures garanties d'orthodoxie. Aussi, nous le recommandons bien volontiers à l'attention de nos lecteurs. E.-J. A.

(Semaine religieuse de Montréal.)

— UNE ANNÉE D'EXAMENS PARTICULIERS. Sujets développés pour chaque jour de l'année sur les principales vertus et les principaux devoirs de la vie chrétienne et religieuse. Un beau volume in-16, filets rouges. Broché, 1 fr. Belle reliure anglaise, tranche rouge, 2 fr. Magnifique reliure, cuir souple, tranche dorée, titre or sur plat, 3 fr. 50. Bureaux de l'Apostolat de la Messe et de la Communion, 6, rue Notre-Dame, Montmorency (Seine-et-Oise), France.

La vie de l'homme sur la terre est un combat. Voilà pourquoi le divin Maître résumait toute la vie spirituelle dans ces deux devoirs : Veiller et prier.

Veiller, c'est la première recommandation de Notre-Seigneur. L'exercice qui en facilite spécialement l'observance, c'est l'examen particulier. Aussi les saints le rangent-ils à une place d'honneur parmi les autres pratiques de la vie spirituelle. « Sans la pratique de l'examen, disait un directeur d'âmes éminent, vous serez dans vingt ans ce que vous êtes aujourd'hui ; pas une vertu de plus, pas un défaut de moins. » Ce petit ouvrage pourra donc rendre quelque service aux âmes, en leur facilitant cette salutaire pratique.

Dans une *Première Partie*, l'auteur donne une idée exacte de l'Examen particulier, indique la place qu'il doit tenir dans la vie spirituelle, son objet, ses conditions, des avis pratiques et une méthode facile pour s'en bien acquitter.

Dans la *Seconde Partie* sont indiqués des sujets d'Examens particuliers, pour chaque mois et pour chaque jour de l'année. On peut toujours en intervertir l'ordre selon les besoins actuels de l'âme.

Pour terminer, en *Appendices*, deux Méthodes, dont l'une pour l'Examen de prévoyance, et l'autre pour l'Examen général.

— LA RÉFORME DU BRÉVIAIRE ET DU CALENDRIER, par le

R^{me} DOM CABROL. 2 vol. in-16 de la collection *Science et Religion (Liturgie, n^{os} 646-647)*. Prix: 1 fr. 20. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI).

Cette étude, écrite avec la science et l'agrément que l'éminent abbé de Farnborough sait répandre dans tous ses travaux, expose l'histoire de la récente réforme apportée dans le bréviaire par la bulle *Divino afflatu*. Il apprécie, avec l'autorité qui s'attache à son nom, la valeur de ces réformes, explique les raisons qui les ont motivées, et exprime les vœux des liturgistes au sujet de certaines autres réformes. Rien ne saurait mieux faire comprendre que cette étude les principes liturgiques qui sont en jeu. Plusieurs questions historiques sur l'origine et la portée des rites et des prières sont étudiées dans ce travail qui est de nature à intéresser toutes les classes de lecteurs.

— LE PAIN QUOTIDIEN DU PATER. Contribution à l'intelligence de cette prière et des questions patristiques et liturgiques qui s'y rapportent, par JEAN-PIERRE BOCK, S. J., professeur de Théologie au grand séminaire archiépiscopal de Sarajevo. Traduction française par A. Villien, professeur à l'Institut catholique de Paris, publiée avec le concours de l'auteur. Fort volume in-8 écu (XII-500 pp.). 4 ». (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e)).

« Par cette parole de l'Oraison dominicale: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, les Pères de l'Église ont presque unanimement enseigné qu'il fallait comprendre non pas tant le pain matériel à donner en nourriture au corps, que le pain eucharistique à recevoir chaque jour ».

Plusieurs fidèles, voire des théologiens, éprouvaient quelque étonnement devant cette affirmation si catégorique du décret de 1905 sur la Communion quotidienne. Cet étonnement n'est plus possible après l'ouvrage du P. Bock. Il constitue un véritable monument d'exégèse et de théologie; son apparition marquera une date. Tous les prêtres sauront désormais pourquoi, sans arrière-pensée aucune, ils peuvent et doivent parler comme parle le Décret de Pie X.

Le divin Maître fut souverainement avisé quand il mit sur nos lèvres, dans la seule formule de prières qu'il nous enseigna, le rappel incessant de la fréquence qu'il désirait pour la nourri-

ture divine qu'il nous offre. A nous, les Enfants de Dieu, il avait promis « un pain vivant, descendu du ciel, supérieur à la manne », et c'est ce pain-là, *notre* pain, qu'il nous fait demander pour chaque jour. Comment dès lors oublier son désir et le caractère même qu'il a donné à ce sacrement ? « Si ce pain est quotidien, disait saint Hilaire aux fidèles de son temps, pourquoi le prenez-vous plus rarement ? »

L'argument est sans réplique, et il est intéressant de voir dans le P. Bock comment la négligence introduite parmi les fidèles influa sur l'exégèse du texte. C'est une leçon pour nous. Il est impossible qu'en remettant en honneur une exégèse conforme à la pensée de Jésus, à la tradition la plus pure, on ne détermine chez les fidèles un plus grand empressement à recourir au pain quotidien de leur âme.

Il importe donc souverainement que l'argument du pain quotidien, le plus populaire et le plus simple en faveur du régime normal du bon chrétien, reprenne au plus tôt sa vraie place dans l'enseignement des séminaires, dans la prédication, dans les catéchismes.

L'œuvre du P. Bock est la première qui explore entièrement la question au point de vue scripturaire, patristique et liturgique.

L'assertion du décret de Pie X s'y trouve pleinement vengée. L'auteur détermine la portée exacte des témoignages des Pères, surtout de docteurs éminents comme saint Augustin. Signalons comme particulièrement intéressant et nouveau le chapitre sur l'insertion du Pater dans la liturgie et la doctrine officielle de l'Eglise sur le Pain quotidien. Enfin les exégètes trouveront une réfutation péremptoire des arguments opposés, par quelques modernes, à l'interprétation traditionnelle.

Nombre de revues savantes, en Allemagne, où l'ouvrage parut d'abord, se sont déjà prononcées sur la valeur du livre du P. Bock. Mais aucun suffrage ne peut-être plus flatteur et plus autorisé que celui de S. Em. le Cardinal Gennari, le savant canoniste et directeur du *Monitore Ecclesiastico*. La participation de S. Eminence à la rédaction des Décrets eucharistiques de Pie X est suffisamment connue. Or. il offre au P. Bock ses félicitations les plus chaleureuses et déclare sa thèse « inattaquable ».